L'Ordre de Saint-Jean en Allemagne (1918-1945). La tradition en question – une confrérie de chevaliers entre république et dictature

Sébastien Bertrand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/363>

DOI : 10.4000/ifha.363

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2009

Pagination : 200-207

ISSN : 2190-0078

Référence électronique

Sébastien Bertrand, « L'Ordre de Saint-Jean en Allemagne (1918-1945). La tradition en question – une confrérie de chevaliers entre république et dictature », *Revue de l'IFHA* [En ligne], 1 | 2009, mis en ligne le 07 février 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/363> ; DOI : 10.4000/ifha.363

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

©IFHA

L'Ordre de Saint-Jean en Allemagne (1918-1945). La tradition en question – une confrérie de chevaliers entre république et dictature

Sébastien Bertrand

NOTE DE L'ÉDITEUR

Sébastien Bertrand a préparé sa thèse de doctorat sous la direction de M. Michel Fabréguet, professeur à l'Université de Strasbourg ; il l'a soutenue à Strasbourg le 28 juin 2008. Les recherches menées en Allemagne ont été facilitées par des bourses de courte durée de la MHFA.

- 1 Comment expliquer l'extraordinaire longévité du « Grand Bailliage de Brandebourg de l'Ordre des chevaliers de Saint-Jean de l'Hôpital de Jérusalem », branche allemande de l'Ordre de Saint-Jean fondée au XIII^e siècle, et surtout sa survie dans la période troublée que traverse l'Allemagne de 1918 à 1945 ? Telle fut la première interrogation à l'origine de cette thèse.
- 2 L'Ordre de Saint-Jean (ainsi appellerons-nous le Bailliage de Brandebourg) a tout d'abord été défini de trois façons : un ordre religieux hospitalier entretenant hôpitaux et maisons de soin, dont l'histoire croise celle du protestantisme allemand ; une confrérie nobiliaire (en cela, son étude s'adjoint aux récents travaux sur les noblesses allemandes proposant une analyse socio-culturelle¹) ; enfin, un cercle regroupant des élites aristocratiques très proches du pouvoir, y compris après 1918, s'insérant donc dans les études politiques de la République de Weimar et du III^e Reich. Pourtant, l'historiographie a laissé dans l'ombre l'Ordre de Saint-Jean. Hormis quelques publications internes rédigées par les chevaliers eux-mêmes (*Johanniter*), aucune étude d'ensemble n'existe sur la période

concernée. La thèse se propose donc de confronter une confrérie plusieurs fois centenaire avec la profusion d'événements, de mutations profondes et rapides de la société allemande prenant place entre la fin d'une guerre et celle d'une autre.

- 3 La problématique a été élaborée d'après la distinction braudélienne entre le temps court, celui de l'événement, et le temps long, celui de l'Ordre et de sa longévité. Elle s'articule autour de la notion de tradition, concept protéiforme qu'il convient de ne pas limiter à une simple manifestation de continuité issue du fond des âges, mais d'élargir à l'idée de tradition « inventée » à l'époque contemporaine². Dans le cadre de l'Ordre de Saint-Jean, la tradition est donc vue à la fois comme un ensemble de pratiques héritées et transmises, une « technologie sociale » en réinvention perpétuelle et comme un élément atemporel, immuable. Mise en contexte, cette thèse pose ainsi la question du rapport à la modernité et aux mutations sociales.
- 4 Le choix des sources répond à la nécessité de résoudre une difficulté majeure : l'extrême éparpillement de la documentation sur l'Ordre de Saint-Jean. Le siège de l'Ordre a été bombardé durant la Seconde Guerre mondiale et les archives restantes, qui ne sont pas publiques, ne représentent qu'une part infime de ce qui existait. Au moyen de quelques sources internes (dont le journal de l'Ordre et des listes de *Johanniter*) et externes (archives publiques et privées, notamment familiales, mémoires, témoignages), bien des facettes de l'histoire de la confrérie des *Johanniter* durant cette période ont été reconstituées, notamment à travers des études quantitatives et qualitatives, dont les résultats bruts sont présentés dans les annexes. Bien entendu, certaines sources, notamment celles du III^{ème} Reich, ne sont pas exemptes d'omissions ou d'occultations. Un examen critique a donc été effectué au début de chaque chapitre, dans un plan à la fois chronologique et thématique qui s'articule autour des césures principales de la période concernée.

Un Ordre entre monarchie et république 1852-1918-1933

- 5 Un prologue met tout d'abord en évidence deux traits majeurs du long passé de l'Ordre dans l'espace allemand, traits déterminants pour son évolution future : le lien très fort entre la confrérie et la dynastie prussienne des Hohenzollern (dont les princes sont les protecteurs de l'Ordre depuis le début du XVe siècle) et l'affirmation progressive d'usages, symboles, rites et pratiques hérités au fil des siècles. Ainsi, lors de la réactivation de l'Ordre par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV en 1852 (après quatre décennies de mise en sommeil), les formes restaurées vont s'avérer durables, quasi intangibles jusqu'en 1945. L'Ordre apparaît très hiérarchisé, s'appuyant sur quatre piliers : le *Herrenmeister* (Maître et Grand Bailli), aux compétences étendues ; le chapitre, organe suprême de l'Ordre ; les commandeurs, à la tête d'antennes régionales dispersées dans toute l'Allemagne (commanderies) ; enfin, les *Johanniter*, qui incarnent l'Ordre. La foi, la *caritas*, plus théorique qu'effective (le travail pratique étant confié aux sœurs de Saint-Jean) et la fraternité chevaleresque constituent le ciment consolidant et reliant ces piliers.
- 6 Les premières années de l'Ordre réactivé sont marquées par un rapide développement (de 1 800 membres en 1859 à 3 700 en 1914). La composition sociologique est assez variée, reflétant la diversité des noblesses de l'Allemagne impériale. Soldats, fonctionnaires,

personnalités titrées, membres des grandes maisons, les *Johanniter* sont le reflet d'une catégorie soucieuse de se maintenir dans les hautes sphères du pouvoir pour mieux préserver et faire vivre ses traditions. L'Ordre enrichit considérablement ses rites de signes distinctifs, cérémonies ordinaires ou extraordinaires, se façonnant une identité renouvelée. Les liens renforcés avec l'empereur Guillaume II, protecteur attentif dont le second fils Eitel Friedrich devient *Herrenmeister* en 1906, permettent à l'Ordre de jouir d'une position très privilégiée dans les sphères du pouvoir du *Reich* wilhelminien. En 1918, la révolution et la défaite de l'Allemagne, avec la fuite de l'empereur et la fin de la monarchie, constituent donc, après une guerre qui a permis au *Johanniter* de se réaffirmer comme soldat et hospitalier, une rupture majeure pour l'Ordre.

- 7 La survie de l'Ordre à la fin de la monarchie semble à la fois être le résultat d'une conjoncture favorable et d'une certaine confiance de l'Ordre en sa longévité et en ses fondements. Ce sont donc avant tout ces éléments de continuité qui sont étudiés durant la période républicaine. 1918 n'a ainsi pas mis fin au développement observé avant la guerre. Les effectifs ne cessent d'augmenter jusqu'au milieu des années vingt, pour des raisons conjoncturelles, financières et socio-culturelles (le besoin de se regrouper après la perte d'une fonction dirigeante). D'un point de vue qualitatif, en revanche, le nouveau visage de l'Ordre traduit les chemins et errances de la noblesse allemande dans la République de Weimar (plus forte présence d'officiers retraités, de propriétaires terriens, etc.). La confrérie devient la boussole et le parapluie de nombreux aristocrates en quête d'une élite chevaleresque perpétuant les repères du monde d'hier, parmi lesquels la fidélité à la dynastie Hohenzollern et la mise à l'honneur de l'empereur, en dépit de son exil aux Pays-Bas. Mais le pivot de la confrérie est désormais le *Herrenmeister*, symbole de continuité et incarnation des valeurs. Écrits, témoignages et images montrent que les formes et usages hérités du *Reich* impérial sont demeurés peu ou prou intacts. Les croix de Saint-Jean portées par les *Johanniter* sont devenues des marqueurs sociaux dans une république qui a aboli les décorations, tandis que les cérémonies de l'Ordre, tels les adoubements solennels, reflètent un désir de se maintenir hors du temps et constituent une preuve de la survivance de traditions spécifiquement nobiliaires dans une Allemagne républicaine.
- 8 L'analyse des sociabilités dans et autour de l'Ordre de Saint-Jean permet de distinguer trois « cercles » sociaux qui constituent autant de réseaux consolidant les traditions. Il y a tout d'abord la confrérie elle-même, qui rapproche les *Johanniter* à travers leurs rencontres au sein de l'Ordre. Autour d'elle se forme un tissu complexe de relations élaborées par les familles nobles représentées dans l'Ordre, qui entretiennent des contacts réguliers, intégrant l'Ordre à leurs traditions nobiliaires familiales où la qualité de *Johanniter* se transmet. Enfin, en lien avec l'Ordre, on trouve toute une nébuleuse associative de forces conservatrices qui refusent aussi de s'intégrer dans une logique républicaine, du *Stahlhelm* à la D.A.G. (*Deutsche Adelsgenossenschaft*).
- 9 Traumaté par la rupture de 1918, l'Ordre traverse durant les premières années de la République de Weimar (1918-1925) une crise matérielle et morale, qui se reflète tant dans les difficultés à rassembler des fonds que dans celles des *Johanniter*, parfois peu enclins à respecter les exigences de leur engagement chevaleresque. La direction de l'Ordre réagit en s'adaptant à la nouvelle conjoncture, modifiant parfois ses usages pour mieux garantir leur survie. Dans le même temps, des règles supplémentaires (comme la constitution de « tribunaux d'honneur ») veillent au respect des valeurs. La façade apolitique de la confrérie, qui se veut concentrée sur ses objectifs chevaleresques (charité et défense de la

foi), masque mal la force du rejet de la République de Weimar, qui se traduit par une critique de la « décadence » de l'Allemagne, mais que des *Johanniter* dissocient du service de l'État, du *Reich*, en restant présents dans les corps constitués, notamment la *Reichswehr*.

- 10 Au milieu des années vingt, les traditions de l'Ordre de Saint-Jean semblent régénérées par un retour aux sources favorisé par plusieurs événements. En 1925, l'élection à la présidence de la République du feld-maréchal Paul von Hindenburg, capitaine de l'Ordre depuis 1921, assure un protectorat prestigieux. La même année, une série de mesures conduit l'Ordre à retrouver une force spirituelle et à restaurer de vieux rituels (les adoubements solennels dans la ville historique de l'Ordre, Sonnenburg). La confrérie est davantage touchée par une tendance résolument conservatrice et passéiste que par le comportement radical et extrémiste qui s'empare d'une partie de la noblesse allemande. En 1927, l'avènement d'un nouvel *Herrenmeister*, le prince Oskar de Prusse, cinquième fils de l'empereur, donne à l'Ordre une nouvelle impulsion, déclinée sous différentes formes (intransigeance sur l'attitude du *Johanniter*, formation de la jeunesse, etc.). Peu à peu se consolide un rempart de règles, codes et rituels, conduisant à renforcer l'unité de l'Ordre face à la crise politique, économique et sociale du début des années trente, dont la confrérie développe une vision empreinte de religiosité, entre fatalisme et espoir.

La tradition à l'épreuve de la dictature 1933-1945

- 11 Cette partie commence par l'analyse du « temps court », celui de la conjoncture, puisqu'elle s'interroge essentiellement sur les interactions entre l'Ordre et le III^{ème} Reich, considérant « la nature intrinsèquement destructrice du régime nazi » (I. Kershaw), avec comme angle d'approche l'impact de ces interactions sur la tradition.
- 12 L'arrivée au pouvoir d'Hitler semble avoir été saluée par nombre de *Johanniter* comme le début du redressement de l'Allemagne. L'Ordre de Saint-Jean réagit certes discrètement et avec nuances, mais il ne dissimule pas son soutien au nouveau gouvernement, fondé sur une convergence d'objectifs et de méthode, le constat des premières mesures prises et l'espoir d'une restauration monarchique.
- 13 Face au pouvoir nazi, bien installé à partir de 1934, l'Ordre de Saint-Jean adopte une attitude des plus ambivalentes. La question posée dans la thèse est celle de la compatibilité des idéaux de l'Ordre, mettant en avant la notion d'élite fondée sur la noblesse et le poids du christianisme, avec le projet totalitaire du régime nazi. Pour une vision plus complète, les réactions de la confrérie ont été analysées à travers les actes officiels de l'Ordre et la correspondance privée de *Johanniter*. Il y a tout d'abord les concessions et approbations, comme les remerciements au Führer « pour son combat contre le bolchevisme ». Lorsque l'approbation est moins claire, l'Ordre tente de trouver un compromis, la limite étant fixée par le *Herrenmeister*, garant des traditions. Alors que les nazis multiplient progressivement les interdictions symboliques (décorations, adoubements, etc.), l'Ordre se fait silencieux, louvoie entre les mesures privatives et coercitives, s'engouffre dans les vides juridiques et trouve des parades. Or, bien souvent, on constate une dichotomie entre la position officielle de l'Ordre, très mesurée, et l'action de *Johanniter*, plus engagée, certains entrant en résistance (ainsi, lors de la querelle des Églises, où certains chevaliers s'engagent dans l'Église confessante tandis que l'Ordre reste officiellement neutre), entre l'application d'un principe (le « combat contre l'incroyance ») et un calcul politique.

- 14 L'Ordre de Saint-Jean n'en demeure pas moins présent dans les sphères du pouvoir, des ministères à la *Wehrmacht*. L'Ordre compte également dans ses rangs plusieurs centaines de membres du parti nazi, dont une vingtaine de dignitaires S.A. et S.S. (à un rang subalterne dans la confrérie). « L'apolitisme », battu en brèche, est parfois un moyen aisé de se retrancher derrière une tradition qui sert parfois de paravent.
- 15 Analysé au microscope de sa vie quotidienne sous le III^{ème} Reich, l'Ordre de Saint-Jean apparaît tout d'abord comme une confrérie essentiellement marquée par la stagnation et le repli sur soi. Les effectifs se stabilisent avant de décroître progressivement et le vieillissement s'accélère. L'Ordre de Saint-Jean redevient lentement ce qu'il a été pendant longtemps : une confrérie de chevaliers soldats ou propriétaires terriens, marqueur d'identité d'une noblesse en quête de repères anciens au moment où le III^{ème} Reich surimpose une nouvelle identité. Ces repères se construisent désormais autour de la figure du *Herrenmeister*, le prince Oskar, modèle, figure de proue agissante, chef intransigeant et rigoureux, non compromis avec le régime. Le refus obstiné de toute évolution conduit logiquement l'Ordre, à cette époque, à honorer ses grandes figures, lesquelles contribuent à créer les bases d'une *Gegenwelt* (monde parallèle ou d'opposition), à magnifier le mythe de « l'âge d'or » du Reich wilhelminien. Pour les membres de la confrérie, il importe avant tout de continuer et de transmettre. Les pratiques sociales des *Johanniter* s'entretiennent par le maintien de l'immense réseau de relations et de fréquentations que constituent les sociabilités nobiliaires et dont bénéficie l'Ordre, et par la transmission de la chevalerie au sein de la cellule familiale. Ainsi, malgré la dissipation brutale de son écran de fumée apolitique en 1938 (un décret interdit la double appartenance à l'Ordre de Saint-Jean et au parti nazi, ainsi qu'à ses organisations affiliées) et la défection de 410 *Johanniter*, soit près de 15 % de l'effectif d'alors, la confrérie apparaît unie et solide quand la guerre éclate.
- 16 Confrontées à l'accélération permanente du temps, les traditions de l'Ordre sont mises à l'épreuve par un conflit sans précédent. La confrérie voit ses effectifs diminuer considérablement, sa structure vieillir et ses usages tomber en désuétude. Pourtant, des rituels se maintiennent et continuent d'assurer la cohésion aussi longtemps que possible. Le *Herrenmeister*, dont le pouvoir ne cesse de s'accroître, devient au fil du conflit le roc auquel s'arrimer et le guide éclairant le chemin du *Johanniter*.
- 17 Conformément à leur « devoir patriotique », les *Johanniter* sont engagés dans le conflit au sein de la *Wehrmacht*. Les analyses effectuées sur des sources fragmentaires indiquent que ces *Johanniter*-soldats sont essentiellement des officiers haut placés de l'armée de terre, mais ils n'y affirment plus leur identité, quoique nombre d'entre eux semblent avoir mené une guerre loin des crimes de la *Wehrmacht* (il demeure difficile de mesurer leur « attitude chevaleresque »). L'Ordre approuve cependant certains aspects de la guerre menée par Hitler, notamment la reconquête des territoires perdus à l'Est en 1918, qui permet de retrouver l'espace des anciennes commanderies. En y voyant tour à tour une guerre de libération, une guerre pour sauver l'honneur, puis une guerre pour défendre la civilisation contre la barbarie, les *Johanniter* trouvent avant tout dans le conflit l'occasion de défendre leurs principes fondamentaux, Hitler ne faisant l'objet que d'éloges minimalistes et stéréotypés. Mais ces principes sont mis en danger par les nazis, qui accentuent leur pression, comme sur l'ensemble de la société allemande. À partir de 1941, la question de la suppression de l'Ordre est envisagée. Parallèlement, la guerre pousse des *Johanniter* à passer de la résistance passive (*Resistenz*) à la résistance active (*Widerstand*), participant notamment au complot du 20 juillet 1944. Ces résistants ne constituent

cependant probablement qu'1 % des effectifs de l'Ordre et ne reflètent pas un engagement de la confrérie en tant qu'institution, animée surtout lors des derniers mois du conflit par une impressionnante volonté de survivre, alors même que le sort de l'Allemagne semble scellé.

- 18 Tour à tour adaptées, régénérées voire réinventées, les traditions constituent donc une garantie pour la préservation de l'esprit de la confrérie. Face aux circonstances qui menacent son intangibilité, sa cohésion, son intégrité et son existence, l'Ordre de Saint-Jean, reflet d'une l'histoire de l'Allemagne, a suivi une route balisée de principes intangibles et faite de multiples détours, avec un obsédant souci de continuité. Cette continuité s'incarne au fond dans les *Johanniter* qui n'ont cessé, 27 années durant, pour mieux les préserver et les réactiver ensuite, de disperser et d'éparpiller leurs traditions dans les sphères et univers très variés de la noblesse allemande.
-

NOTES

1. Nous renvoyons ici aux nombreux travaux sur la noblesse allemande impulsés par le projet dirigé à la *Technische Universität* de Berlin par le Prof. Heinz Reif : *Elitewandel in der gesellschaftlichen Modernisierung. Adel und bürgerliche Führungsschichten in Deutschland 1750-1933*. Des auteurs comme Stephan Malinowski (*Vom König zum Führer*, Berlin : Akademie, 2003) ou Eckart Conze (*Von deutschem Adel – die Grafen von Bernstorff im zwanzigsten Jahrhundert*, Stuttgart/München : Deutsche Verlags-Anstalt, 2002) s'inscrivent aussi dans cette perspective socio-culturelle.

2. Voir Eric Hobsbawm, *L'invention de la tradition*, Paris : Amsterdam, 2006 (1ère édition 1983).